

SVEN BJÖRKMAN

«Comment peut-on être Scandinave?»

J.-F. Battail, R. Boyer et V. Fournier, *Les sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*. Presses Universitaires de France 1992. ISBN 2-13-044128-9. 295 FF.

«Comment peut-on être Scandinave?» Le regretté Maurice Gravier, longtemps professeur de langues scandinaves à l'Université de Paris-Sorbonne, pose plaisamment cette question riche en sous-entendus dans la préface de sa magistrale étude *Les Scandinaves. Histoire des peuples scandinaves. Epanouissement de leurs civilisations des origines à la Réforme*, publiée en 1984.¹ Pour expliquer pourquoi le Nord est «autre», Gravier se rapporte aussi, implicitement, à Montesquieu, en évoquant la théorie des climats. Son propre intérêt pour les pays septentrionaux semble avoir émané «d'une simple curiosité un peu vaine». Les œuvres de Selma Lagerlöf et de Sigrid Undset ont exercé un premier attrait décisif sur lui comme sur tant d'autres scandinavistes français. Maurice Gravier accorde un double avantage aux Scandinaves: ils sont pacifiques et ils sont travailleurs. Installés «très tôt sur des terres qui sortaient à peine de la carapace des glaciers», ils ont peut-être été obligés de le devenir pour survivre. De toute façon, c'est dans l'histoire que Gravier trouve la réponse à la question initialement citée.

Le livre dont il sera question ici fait pendant à celui de Gravier. Son ampleur est presque la même, 596 pages, mais sa présentation est moins somptueuse; il lui manque les belles illustrations et la reliure. Son but est identique à celui des *Scandinaves*: tracer de manière synoptique l'histoire générale de la Scandinavie, en essayant de faire justice à chacun des cinq pays concernés.

La substitution du titre *Les sociétés scandinaves* à celui de *Les Scandinaves* est significative. On trouve encore, chez Maurice Gravier, trace de cet «exotisme» subtil mais indubitable qui fut longtemps de règle dans les travaux traitant des pays éloignés ou des époques anciennes. Cette tendance «ethnographique» se manifeste dans des formules, toujours bienveillantes du reste, du genre «Rude caractère des hommes, courageux et fidèles» (p. 18), à propos des Féroïens, ou lorsqu'il loue chez les peuples nordiques «leur sens civique, leur goût pour l'ordre et la discipline, leur hardiesse dans l'innovation, leur tolérance politique, leur sagesse sociale» (p. 622). Ses successeurs sont plus prudents à cet égard, même s'il arrive à un Régis Boyer de s'attarder sur «la tradition, toujours si forte pour une âme scandinave» (p. 18) ou sur «ces mentalités germaniques naturellement portées au collectivisme», si ce n'est à un «égocentrisme farouche» (p. 49). Pour arrondir,

citons aussi, avec Vincent Fournier, William Heinesen lui-même, sur ses compatriotes: «Nous autres, Féringiens, ne devenons jamais adultes [...]. Nous sommes de vrais enfants, enfants heureux, enfants désemparés, pauvres naïfs et enfants pleins d'espoir.» (p. 522)

En guise d'excuse, peut-être, pour n'avoir ni «coordonné» leurs contributions respectives, ni visé une exhaustivité illusoire, l'«Avertissement au lecteur» précise, avec modestie, que les auteurs n'ont pas prétendu écrire une histoire de la civilisation scandinave. C'est trop de scrupule, le lecteur étant normalement tout prêt à accepter l'inhérente «polyphonie» d'une œuvre collective, de même qu'il y tolère un certain nombre de rappels et de répétitions, voire des lacunes, vu l'ampleur du sujet. L'essentiel est que les transitions entre les différentes parties ne soient pas trop brusques et que la cohésion n'en souffre pas trop. Il est un peu plus difficile d'accepter que les auteurs se soient vus obligés de renoncer ici à tenir compte, de manière suivie, de l'histoire de la Finlande après 1809!

Si Maurice Gravier mettait largement à contribution des sciences comme l'ethnologie, l'archéologie et l'histoire de l'art et de l'architecture, ses successeurs se concentrent beaucoup plus sur l'histoire au sens propre. La fresque des événements capitaux y est cependant parsemée de vastes synthèses d'ordre socio-économique et politico-culturel. *Les Scandinaves* peut, à certains égards, être considéré comme une œuvre inspirée par l'école des Annales, tandis que *Les sociétés scandinaves* semble réfractaire à toute étiquette méthodologique, si ce n'est la bonne vieille méthode empirique et rationaliste, qui n'est pas sans parenté d'ailleurs avec la méthode ramiste, dont l'importance pour l'histoire des idées en Suède est mise en valeur par Jean-François Battail.²

Le livre se subdivise en quatre parties: «La Réforme dans les pays scandinaves» (pp. 9-51; Régis Boyer), «Entre Réforme et Romantisme» (pp. 55-323; Jean-François Battail), «L'âge romantique» (pp. 327-378; Régis Boyer) et «L'époque moderne. De l'essor industriel à la crise du Välfärdsstat» (pp. 381-571; Vincent Fournier). Il y a une bibliographie pour chacune des quatre parties et un index des noms. Les contributions ne sont pas de volume égal. La moitié du livre est écrite par Battail, un tiers par Fournier et un sixième par Boyer.

Le premier chapitre, «La Réforme», s'imbrique avec le chapitre correspondant chez Gravier. On peut se demander s'il était nécessaire de reprendre ainsi une période déjà traitée. Certaines redites se sont avérées inévitables. Mais la Réforme est une époque charnière, qui représente le déclin du Moyen Age en même temps qu'elle contient déjà en germe l'ère moderne. Il est donc naturel qu'on ait voulu la traiter dans les deux livres.

Régis Boyer s'occupe, dans ce premier chapitre, qui va jusqu'à la mort de Christian III (1559) et de Gustave Vasa (1560), essentiellement d'histoire ecclésiastique. Cela paraît justifié, étant donné que la religion jouait presque toujours un rôle capital dans le cours des événements à cette épo-

que, et que le Nord était relativement peu touché par ces phénomènes séculiers parallèles à la Réforme que constituaient la Renaissance et l'humanisme. En outre, le jeu des relations avec le monde catholique présente un intérêt particulier pour les lecteurs français.

La recherche actuelle a tendance à souligner les aspects négatifs de la Réforme scandinave: isolement culturel, appauvrissement de l'enseignement supérieur, destruction des églises et des monastères. Pour Boyer, qui semble aller dans le même sens, l'Eglise de Rome est pourtant partiellement responsable de la rupture officielle de Christian II avec le catholicisme, en 1526: «Rome a évidemment les yeux ailleurs et je crois que c'est probablement là une des raisons de son étrange conduite. Car finalement, il aurait fallu si peu de chose pour garder le Nord catholique!» (p. 32) Ce dernier propos a de quoi surprendre. Il est vrai que la Réforme en Scandinavie ne fut pas le fruit d'un véritable mouvement populaire, et qu'il n'y eut pas de «guerre de religion». Mais je ne pense pas pour autant qu'elle aurait pu être facilement évitée: elle était trop intimement liée à l'enjeu politique.

Car, comme toujours, la *realpolitik* avait son mot à dire. Les révoltes de paysans qu'il y eut en Scandinavie au XVI^e siècle, comme celles de Dacke et des Dalécarliens en Suède, avaient surtout des causes économiques. Le XVI^e siècle fut aussi très fortement marqué par l'aggravation de la lutte entre le Danemark et la Suède pour la suprématie dans le Nord, qui allait culminer au siècle suivant.

On connaît l'érudition de Régis Boyer en tout ce qui concerne l'Islande et la vieille culture norroise. L'île des sagas, convertie au christianisme en l'an 999, ne se plia pas sans problèmes à la Réforme, et Boyer raconte avec brio la saisissante histoire du martyr du dernier évêque catholique islandais, Jón Arason, en 1550.

Tout compte fait, le XVI^e siècle scandinave reste peu exploré, et chaque tentative d'analyse doit nécessairement souffrir de l'insuffisance et de la fragilité des documents historiques. L'historien Magnus Nyman a récemment souligné le besoin d'un renouveau de la recherche sur cette époque, dans une série d'articles dans *Dagens Nyheter*.

Dans sa contribution, qui est, comme je viens de le dire, la plus volumineuse des trois, Jean-François Battail traite les deux siècles suivants, le XVII^e et le XVIII^e. Il développe aussi bien les «faits de base» de l'histoire politique et économique que ceux qui relèvent de sa spécialité comme chercheur, à savoir l'histoire des idées et des lettres. Il met aussi en valeur l'interaction de l'histoire scandinave avec celle de la France, élargissement de la perspective qui était évidemment de rigueur pour les siècles de la guerre de Trente Ans et de la Révolution, de l'absolutisme et des Lumières. Cette deuxième partie à la fois brillante et monumentale suffirait à elle seule pour souhaiter une traduction du livre en au moins une langue scandinave. Il est certain qu'il y comblerait une lacune.

Le texte de Battail, qui s'articule sur les dates liminaires 1560, 1660,

1720, 1770 et 1800, est caractérisé par d'excellentes synthèses (le débat entre ramistes et aristotéliens, la percée du cartésianisme, la sécularisation et l'essor scientifique), des jugements d'ensemble pondérés (les guerres de Charles XII étaient en principe défensives³), des observations originales (le manque de respect de Olof Rudbeck pour l'antiquité était lié au fait qu'il était médecin de formation, non pas humaniste).

Comme à l'accoutumée, Jean-François Battail fait preuve d'une attitude de «bienveillance» à l'égard de son sujet, je dirais presque d'une sorte d'empathie, qui n'est pas sans affinité avec le célèbre principe critique de Thomas Thorild (il ne faut rien juger pour ses défauts, mais pour ses qualités). Au lieu d'insister sur des phénomènes «négatifs» connus (sévices de l'orthodoxie luthérienne, esprit vindicatif de Charles IX, gouvernement arbitraire de la reine Christine), il met en avant des personnalités de mérite peu connues à l'étranger, comme Georg Stiernhielm: «Pour l'heure, Stiernhielm et son *göticism* se trouvaient marginalisés, mais à terme, celui que la tradition nomme 'le père de la poésie suédoise' allait exercer sur la culture nationale une influence sans commune mesure avec celle des humanistes importés à grands frais.» (p. 116) Battail fait une analyse détaillée de l'*Atlantica* d'Olof Rudbeck, soulignant les aspects valables (documentation ethnographique, géographique, folklorique, etc.) de cette œuvre étonnante et souvent injustement ridiculisée.

Jean-François Battail aborde ensuite, avec beaucoup de soin dans les détails, les guerres nordiques, l'absolutisme danois et le parlementarisme suédois à l'«ère de la liberté». Le chapitre qui couvre l'«évolution du savoir et les nouvelles exigences de l'esprit» à l'époque que Paul Hazard définissait comme celle de la crise de la conscience européenne – les décennies avant et après 1700 – est particulièrement remarquable. Battail montre comment la percée du cartésianisme se fit au Danemark sans heurts, en Suède seulement au bout de luttes acharnées. Il nous fait suivre les progrès de la sécularisation et la transformation successive des anciennes idées théocratiques en systèmes reposant sur le concept de droit naturel. Devant le spectacle effrayant des procès de sorcellerie sous Charles XI, dernière convulsion des vieilles superstitions populaires, on est forcé de constater, avec l'auteur, qu'«aucune théorie d'ensemble vraiment satisfaisante n'en a été proposée à ce jour» (p. 206).

Les Lumières en version nordique reçoivent évidemment un traitement de faveur. On sait que Gustave III était ami des Lumières – jusqu'à un certain degré. «Roi philosophe, il parle avec emphase du peuple tout en n'ayant probablement qu'une idée vague des réalités que recouvre ce concept abstrait, central dans la rhétorique politique du temps.» (p. 283) L'attitude ambiguë du roi décevait les progressistes, tout en aggravant le mécontentement de la réaction aristocratique. Le coup de force de Gustave III aux Etats généraux de 1789 le priva définitivement du soutien des intellectuels, parmi lesquels Johan Henric Kellgren avait été le «premier à donner aux

idées des Lumières une tournure vraiment militante» (p. 314), aussi bien que de celui des nobles. Plus optimiste dans sa foi, plus naïf aussi, que Kellgren, sa «vivante antithèse» (p. 321) Thomas Thorild⁴ tenta encore «avec le succès qu'on devine, de rallier Gustave III aux idées de liberté de la jeune république française» (p. 315).

L'étape finale du drame est un des événements les plus marquants de l'histoire de Suède. Le 16 mars 1792, la vieille idée révolutionnaire de la nécessité du tyrannicide allait servir de prétexte à la réaction aristocratique pour l'assassinat du roi. L'un des conjurés, le comte Ribbing, trouva refuge dans le Paris de la Révolution et le capitaine Anckarström, qui avait tiré les balles mortelles, reçut de la Convention le surnom d'honneur Brutus. Comme le rappelle Battail, Giuseppe Verdi choisit cet événement pour sujet d'un opéra devenu célèbre, *Un ballo in maschera* (1859). Il aurait pu mentionner aussi qu'avant Verdi, le Français Daniel Auber avait créé *Gustave III, ou Le Bal masqué* (1833), sur le même thème et à partir du même texte d'Eugène Scribe. La personnalité géniale mais énigmatique de Gustave III donne constamment lieu à de nouvelles études et de nouvelles controverses scientifiques.⁵

Au début du XIX^e siècle, la situation politique se trouvait singulièrement détériorée dans les deux pays qui s'étaient traditionnellement partagé la suprématie dans le Nord, à savoir le Danemark et la Suède. Après des guerres désastreuses, ils se trouvaient soudain privés d'une grande partie de leurs territoires et de leurs populations. Les débuts du romantisme scandinave se dessinent donc contre un fond politique plutôt sombre, ce qui pose des problèmes d'interprétation intéressants. Faut-il voir dans la prodigieuse floraison culturelle amenée par le romantisme, le fruit d'un escapisme nécessaire, sorte d'exil intérieur? Ou ce mouvement est-il surtout une explosion de vitalité, un «âge d'or», première phase vraiment originale dans l'évolution culturelle du Nord, due à une richesse exceptionnelle d'écrivains et d'artistes de talent?

Dans son aperçu sur le Danemark d'abord, Régis Boyer fait, avec Eric Eydoux dans *Les grandes heures du Danemark* (Paris 1975), de Hans Christian Andersen l'incarnation de toute une époque (Søren Kierkegaard est considéré comme trop en avance de son temps pour être bien compris, même de nos jours). L'œuvre incomparable du «parvenu» H. C. Andersen est vue comme porteuse de valeurs bourgeoises, sinon petit-bourgeoises, qui exprimeraient l'essence de l'âme romantique danoise, à savoir le culte de la famille, de la propriété, de la paix sociale.

Au lieu de gagner, comme Andersen, l'admiration universelle de ses contemporains, le Suédois Carl Jonas Love Almqvist fut obligé de s'exiler, suspect d'un crime grave. Boyer a sans doute raison lorsqu'il le salue comme un des grands méconnus, qui était, comme Kierkegaard, «en avance considérable sur son temps» (p. 344). Peut-être faut-il le suivre aussi lorsqu'il parle, de façon un peu cavalière, de son «œuvre brouillonne» (p. 374). Mais

son côté «iconoclaste, scandaleux» et «terrifiant» ne devrait pas faire oublier son génie poétique!

Si le *göticism*, le rêve d'un retour à l'âge héroïque, qui était une grande source d'inspiration pour des poètes comme Oehlenschläger, Geijer et Tegnér (il aurait fallu rappeler les nombreuses traductions françaises de la *Saga de Frithiof*⁶), paraît naître d'un repliement quelque peu frustré sur soi et sur le passé, les romantismes norvégien et finlandais donnent expression à de nouvelles identités nationales en voie d'émancipation. Après avoir présenté (trop brièvement) le «norvégisant» Wergeland et le «danisant» Welhaven, Boyer s'arrête surtout devant le problème linguistique que devait résoudre Ivar Aasen: restituer le «vrai» norvégien (p. 373). Comme nous venons de le constater, l'analyse du développement en Finlande devait se terminer avec l'année 1809, mais dans le chapitre sur la période précédente, Jean-François Battail montre comment les recherches d'un Henrik Gabriel Porthan sur la langue, la littérature et l'histoire finlandaises donnent un fondement solide au réveil national dans son pays.

L'approche de Vincent Fournier témoigne d'une nette orientation sociologique et économique, en même temps que culturelle, chez l'auteur. Sa contribution est le fruit de vastes lectures et d'un effort de synthèse considérable. La focalisation des processus sociaux plutôt que des personnalités marquantes de l'histoire reflète l'émergence des démocraties nordiques modernes. Dans la première partie du livre, la règle était d'accorder une ou plusieurs pages à chacun des rois de la Réforme. Dans la deuxième et la troisième, les rois et les reines gardaient une place de choix, tout en cédant le pas aux grands hommes littéraires et scientifiques. L'honneur bien mérité d'être le personnage le plus amplement traité dans tout le livre revient à Ludvig Holberg, dont le portrait s'étend sur douze pages, tandis que six sont consacrées à Carl von Linné. Dans la quatrième et dernière partie, même les personnalités les plus prestigieuses, tels Grundtvig, Ibsen et Strindberg, tendent à s'insérer dans la grande mouvance sociale et politique.

Cette quatrième partie, qui est donc de la main de Vincent Fournier, contient d'abord trois chapitres sur l'industrie, l'agriculture et la «percée démocratique», des années 1860 à 1930. Le lecteur est conduit à travers la vieille Scandinavie paysanne et artisanale, où le bois et le fer devenaient source de progrès et de transformation sociale. Le mouvement ouvrier et le socialisme, la naissance du parlementarisme et l'introduction du suffrage universel sont mis en relation avec le mouvement féministe et avec le développement de l'École populaire (*folkhögskolan*), une création nordique originale qui a trouvé un écho remarquable en France.

La période la plus récente, de 1930 à nos jours, reçoit, dans un quatrième chapitre, un traitement d'ensemble, comme étant essentiellement celle de la fixation des sociétés du bien-être. Fournier y aborde le sujet de l'exode rural et de l'urbanisation précipitée des années 50 et 60. A propos de la forme extérieure que prenait cette dernière, il n'omet ni d'exprimer son

regret des ravages «des politiques intenses de réhabilitation, ou de construction» (p. 507) dans les centres historiques des villes, qui ont souvent favorisé une architecture hâtive et stérile, ni de louer le caractère ouvert, clair et propre des usines et des prisons. Mais on s'étonne de le voir présenter les églises scandinaves comme étant normalement dépourvues d'intérêt historique et architectural. Qu'on se rappelle les églises de bois norvégiennes, les églises romanes de la Scanie et du Gotland, les fresques médiévales danoises, si suggestivement évoquées par Maurice Gravier! Fournier a raison, par contre, lorsqu'il constate que le rôle des églises d'état se trouve singulièrement réduit dans nos sociétés modernes. «Le seul fait que cette église joue le rôle d'état civil ne suffit évidemment pas à justifier son maintien», écrit-il (p. 508). Or, même cette ultime fonction administrative vient de lui être retirée en Suède, en 1991!

En cette année 1993, proclamée année des populations autochtones, il faut signaler particulièrement l'excellent cinquième chapitre sur les minorités ethniques et linguistiques – Lapons, Groenlandais, Féringiens, suéophones finlandais, germanophones danois – qui font l'objet d'un traitement extensif et initié. Une petite objection en marge: il est sans doute exagéré de dire que le lapon se parle autant que le suédois dans la ville de Kiruna (p. 383)!

Dans le chapitre final, Fournier discute l'image qu'une nation crée de soi-même et qu'elle transmet aux autres. Le scandinavisme romantique fut dissous, à la fin du XIX^e siècle, en «versions nationales» (p. 535). Une «idéologie de la terre et du peuple» (p. 542) s'exprima dans l'épanouissement de l'artisanat domestique provincial et national (*hemslöjd*), aussi bien que dans la musique d'un Grieg, d'un Nielsen ou d'un Stenhammar. Dans l'art pictural, Fournier n'est pas seul à identifier une Scandinavie Fin de Siècle.⁷ Il en va autrement, dit-il, du prétendu caractère national de l'œuvre de Jean Sibelius: «Chacun sait que Sibelius est le plus grand compositeur finlandais, mais l'orchestration du *Cygne de Tuonela*, qui évoque l'Empire de la Mort du *Kalevala*, portée par les cordes et le cor anglais, n'a, somme toute, de finnoise que... son titre» (p. 542)!

La contribution la plus originale peut-être de la littérature suédoise, l'«école prolétarienne», nommée ici «école des Journaliers» («*Statarskolan*»), qui trouve depuis quelque temps un public enthousiaste en France, est présentée du point de vue de la réception. Vincent Fournier note que ce n'est plus, chez les romanciers de cette génération, d'un «paysan pour l'élite cultivée» qu'il s'agit, mais d'un «paysan pour milieux populaires en majorité urbains» (p. 556).⁸

Fournier se penche aussi sur l'immigration, dont il fait, histoire et statistiques à l'appui, un problème essentiellement suédois. Il conclut que la politique relativement accueillante de la Suède, contrairement à ce qui a pu être le cas dans d'autres pays, ne s'explique pas uniquement par le besoin de main-d'œuvre. Il invoque comme causes supplémentaires possibles de

cette attitude ouverte une morale puritaine, un idéal de solidarité, un rayonnement international à défendre. Le lecteur constate que ce chapitre a dû être rédigé avant que les choses ne prennent la tournure plus inquiétante que l'on sait. Nous venons de voir, en Suède aussi, des signes d'une xénophobie latente qu'on croyait disparue.

Si la situation des «minorités», aussi bien autochtones qu'immigrées, reste particulièrement précaire, n'oublions pas que les «majorités» passent, elles aussi, par des crises d'identité, moins remarquées peut-être jusqu'à une date récente. L'acuité des problèmes d'adaptation se reflète dans le nombre croissant des études publiées.⁹ Or, le vœu exprimé par Vincent Fournier est que la Suède devienne, grâce à un effort d'assimilation de longue haleine, «la première nation multiraciale de Scandinavie» (p. 571).

A qui s'adresse ce livre? Sa lecture ne demande pas de connaissances préalables, mais son format et son sérieux le prédestinent à un public averti, qui doit se trouver par exemple dans la catégorie des étudiants d'histoire, de sciences politiques, sociales et économiques, et, bien entendu, de langues et de littérature scandinaves. Les lecteurs nordiques francophones trouveront un plaisir particulier à voir leurs histoires respectives présentées dans une perspective élargie, où l'objectivité n'a rien à perdre. Car, comme l'indique le titre, les auteurs se sont efforcés de donner du relief aux événements dans chaque pays particulier en les mettant en relation avec l'évolution dans les pays voisins, pour en dégager ainsi une signification plus profonde. Si la coopération nordique est souvent restée un beau rêve dans le passé, il faudra dorénavant que les pays du Nord s'habituent, de plus en plus, à être vus comme une unité par le monde extérieur. On n'a qu'à penser à la récente proposition de faire du norvégien la langue commune des pays scandinaves, si, dans l'avenir, ils prennent tous place dans la CEE!

Ces dernières années, l'intérêt que de nombreux Français portent à la Scandinavie s'est manifesté entre autres par une croissance des échanges culturels. La grande exposition «Les Vikings... Les Scandinaves et l'Europe 800-1200» fit fureur à Paris l'année dernière, et elle y sera bientôt suivie par l'exposition sur le XVIII^e siècle actuellement montrée au Musée National de Stockholm, «Solen och Nordstjärnan» («Le Soleil et l'Etoile du Nord»). Pour élargir les connaissances et pour arriver à une plus grande compréhension mutuelle, il faut avoir accès à une documentation solide et actuelle. Des livres comme celui-ci, fruit d'un savoir impressionnant et d'un dévouement pédagogique admirable, sont indispensables dans ce processus d'intégration.¹⁰

Notes

¹ Collection «Histoire ancienne des peuples», publiée aux éditions Lidis-Brepols. 686 pages. ISBN 2-85032-096-X. Prix actuel: 337 FF (relié).

² Pierre de la Ramée ou Petrus Ramus (1515-1572) était un calviniste, victime de la Saint-Barthélémy, dont la pensée, hostile à la scolastique aristotélicienne, eut des adeptes de poids dans les pays scandinaves. Il fut l'auteur, entre autres, d'une des premières grammaires françaises modernes.

³ Ce point de vue vient d'être confirmé par J. Lindegren, dans *Kungar och krigare. Tre essäer om Karl X Gustav, Karl XI och Karl XII*, Stockholm 1992. (A. Florén y a écrit sur Charles X Gustave et S. Dahlgren sur Charles XI.)

⁴ Thorild, d'abord nommé Thorén, avait lui-même créé son patronyme, signifiant *Tors eld*, le feu de Thor – il n'est donc pas vraiment question d'une «étymologie fantaisiste» (p. 315).

⁵ Parmi les études les plus récentes, mentionnons: Erik Lönnroth, *Den stora rollen*, Uppsala 1986, Gunnar von Proschwitz, *Gustave III par ses lettres*, Stockholm et Paris 1986, et *Gustaf III. Mannen bakom myten*, Lund 1992, Gunnar Artéus (éd.), *Gustaf III:s ryska krig*, Stockholm 1992, et Marie-Christine Skuncke, *Gustaf III. Det offentliga barnet*, Stockholm 1993. L'attitude de Gustave III vis-à-vis des Lumières est analysée par Tore Frängsmyr, dans *Sökandet efter Upplysningen*, Wiken 1993.

⁶ Dans *Tegnér et la France* (Editions Montaigne 1942), Maurice Gravier fait état de six traductions différentes en français de *Frithiofs saga*, entre 1838 et 1924. Deux étaient en vers. Sainte-Beuve et Chateaubriand, peut-être aussi Lamartine, en ont pris connaissance.

⁷ Cf. la récente exposition «Lumières du Nord. La peinture scandinave de 1885 à 1905».

⁸ On aurait pu rappeler ici l'existence d'une thèse française consacrée à ce sujet, *L'individu et la société dans les œuvres des romanciers prolétariens suédois 1910-1960*, de Philippe Bouquet, Paris 1980.

⁹ Cf. p. ex. Ole Feldbæk, *Dansk identitetshistorie*, I-IV, København 1991-1992, Ingvar Svanberg et Mattias Tydén, *Tusen år av invandring. En svensk kulturhistoria*, Stockholm 1992, Billy Ehn, Jonas Frykman et Orvar Löfgren, *Försvenskningen av Sverige*, Stockholm 1993, et Billy Ehn (éd.), *Kultur och erfarenhet. Aktuella teman i svensk etnologi*, Stockholm 1993.

¹⁰ Il est inévitable qu'un certain nombre de coquilles se glissent dans un ouvrage de cette taille. Les termes et les noms propres scandinaves ont parfois été légèrement altérés; ce sont surtout les å, ä, ö et autres ø qui font problème. Je me bornerai à signaler quelques détails à corriger, qui ne concernent pas l'orthographe:

Le psautier de Haqvin Spegel date de 1695 (p. 175). Qu'on pardonne à un ancien élève de la *storskola* de Gustaf Hellström et de Fredrik Böök de s'insurger contre toute confusion entre Kristiansand en Norvège et Kristianstad en Suède (p. 234). Bengt Lidner vécut de 1757 à 1793 (p. 322). Ole Worm était Danois (p. 330). Le roi danois mort en 1808 s'appelait Christian VII (p. 332). *Götiska förbundet* fut fondé à Stockholm par Geijer, Ling, Tegnér (né en 1782!) et G.J. Adlerbeth (p. 342). Olof Palme fut assassiné en 1986 (p. 503). Engelbrekt vécut au XV^e siècle (p. 542).

SERGIO INFANTE

Algunos aspectos de la narrativa hispanoamericana (II)

I denna uppföljande artikel om den spanskamerikanska romankonsten utvecklar Sergio Infante tre huvudteman: Paradiset, Makten och Labyrinten.

Si se lograra el imposible de hacer un estudio temático sobre la totalidad de la narrativa hispanoamericana, seguramente descollaría un conjunto de temas característicos, entre los cuales, debido a su alta frecuencia de aparición, cobrarían una mayor relevancia los tópicos del **Paraíso**, del **Poder** y del **Laberinto**. Temas universales que en muchos de nuestros cuentos y novelas adquieren una determinada singularidad, sobre todo cuando se unen para formar el entramado de una obra, hecho que, como se verá, ocurre en más de alguno de nuestros clásicos.

Sin duda, el tópico del Paraíso goza de una gran difusión, aunque rara vez se lo pueda encontrar dominando totalmente una obra. El Paraíso es siempre la imagen de una utopía, al menos eso tienen en común las innumerables formas de concebirlo. Desde una visión occidental podría decirse que se remonta al mito bíblico, dentro de la tradición judeo-cristiana, y a la Edad de oro, entre los griegos. Esto no nos debe hacer olvidar su presencia en los mitos de diferentes culturas y religiones – tómese como ejemplos americanos la Tierra-sin-mal de los guaraníes y la Millaruca (casa de oro) de los mapuches. Estamos, pues, frente a "un 'dato' universal de antigüedad incontestable" (Eliade, 1992: 181).

Este tema llega a la literatura hispanoamericana a través de distintos afluentes. Y en el cauce de uno de ellos puede haber, por ejemplo, el sedimento de una concepción religiosa donde la historia que se narra, a imagen y semejanza de la Historia Sagrada, tiene como punto de partida un mundo paradisíaco; en *Cien años de soledad* (1967), de Gabriel García Márquez, los gitanos llegan guiados por el canto de los pájaros al Macondo fundacional, que era una apacible aldea perdida en medio de la ciénaga. En otro caso, puede existir como elemento motivador una corriente o moda literaria, tal se ve en las obras de influencia proustiana donde el Paraíso se halla cuando se rememora la infancia de un personaje. Como sea, la ubicación temporal apunta siempre a un *in illo tempore* al que habría que regresar; es decir, estamos dentro de lo mítico, donde el pasado revive constituido en un modelo de mundo.

En este último sentido, y siempre en relación con la cultura hispanoamericana, no resulta difícil ver que la gran utopía del Paraíso está ligada fundamentalmente al modo en que fue concebida América desde el llamado Descubrimiento y desde la Conquista: